

Akadem, vendredi 5 janvier 2018. **Parashat Shemot (שְׁמוֹת)**

Tony Lévy

« Et voici les noms des fils d'Israël qui viennent en Egypte, avec Jacob, chaque homme avec sa maison, ils sont venus / *we-elleh shemot benei yisra'el ha-ba'im mitzrayemah, et Ya'acov, ish u-veito ba'u ...*».

.....

Nous avons fini le cycle des Patriarches, et nous ouvrons le cycle de Moïse, que nous ne quitterons plus jusqu'à Simḥat Torah.

La section de cette semaine inaugure le deuxième livre de la Torah, dont elle porte le nom, *Shemot / Les noms*: elle s'ouvre en effet sur l'énumération des *noms* des fils d'Israël, venus d'Egypte avec Jacob, et le rappel de la mort de Joseph. Les cinq chapitres (auxquels s'ajoute le premier verset du chapitre 6) qui composent cette section sont d'une très grande richesse s'agissant de l'histoire du peuple hébreu et du rôle exceptionnel de Moïse. Qu'il suffise de rappeler, au chapitre 3, la célèbre scène du buisson ardent: on y apprend la révélation faite à Moïse; la mission qui lui est confiée; ainsi que la toute première formulation du nom divin "Je serai qui Je serai / *ehyeh asher ehyeh*". Au chapitre 4, l'espoir vient reconforter les enfants d'Israël lorsqu'ils prennent connaissance du dessein divin tel que le leur rapporte Aaron au nom de Moïse, à savoir: la plainte du peuple est montée au Ciel, elle a été entendue . Mais au chapitre 5, à nouveau le désespoir enveloppe les Hébreux, quand la première rencontre entre Pharaon et les deux frères, se traduit par une misère encore plus intense de leur condition. Les deux derniers versets de ce chapitre 5 (22-23) disent le désarroi de Moïse lui-même, désemparé face au cours des choses:

... Adonay, pourquoi as-Tu fait du mal à ce peuple, pourquoi donc m'as-Tu envoyé? // Depuis que je suis venu vers Pharaon pour parler en Ton nom, il a fait du mal à ce peuple; et Tu n'es pas venu au secours, Tu n'es pas venu au secours de Ton peuple / *Adonay, lamah hare'otah la-'am ha-zeh, lammah zeh shelaḥtani. U-meaz bati el par'oh ledabber bi-shmekha, hera' le'am ha-zeh, we-hatzel lo hitzalta et 'ammekha.*

Toutefois la section se clôt sur une parole d'espoir (6:1):

Adonay a dit à Moïse: maintenant tu verras ce que Je vais faire à Pharaon ('*attah, tir'eh asher e'esseh le-phar'oh*). Oui, d'une main forte (*be-yad ḥazaqah*) , il les renverra; et d'une main forte, il les chassera de sa terre.

Aujourd'hui, je m'attacherai au début de la section, soit le chapitre 1 qui relate la lente dégradation de la condition des enfants d'Israël après la mort de Joseph et le changement de roi à la tête de l'Égypte; ainsi que les dix premiers versets du chapitre 2, ceux qui décrivent la naissance de Moïse, le sauveur d'Israël, et le rôle des femmes autour de son berceau.

Les étapes de l'oppression

Essayons d'aller au plus près du texte, autant que faire se peut.

Avec le dernier verset du Livre de la Genèse/*Bereshit* (50:26), nous avons appris la mort de Joseph. Le verset 6 du premier chapitre de *Shemot* nous précise que cette mort s'est accompagnée de celle de tous ses frères 'et de toute cette génération (*we-khol ha-dor ha-hu*)'. Une époque se clôt donc, mais sur un constat que le verset 7 formule ainsi:

Les enfants d'Israël avaient porté des fruits, ils avaient grouillé, ils avaient augmenté en nombre et en force, beaucoup beaucoup; et le pays s'était rempli d'eux / *u-vnei yisra'el paru wa-yishretzu wa-yirbu wa-ya'atzmu bi-me'od me'od; wa-timmale' ha-aretz otam*.

Le pays dont il est question, on peut penser qu'il s'agit bien du pays de Goshen, où Joseph installa son père et ses frères (*Gen. 47*), et non de l'Égypte tout entière.

On aura reconnu, en passant, les verbes mêmes du récit de la création, ainsi au au cinquième jour: "...que les eaux grouillent d'un grouillement d'êtres vivants // ... croissez et multipliez, remplissez les eaux dans les mers" (*Gen. 1: 20, 22,*); et surtout, la toute première bénédiction divine adressée à l'homme, (*Gen.1: 28*): ... croissez et multipliez; remplissez la terre et **soumettez-la**/ *peru u-revu; u-mil'u et ha-aretz, we-khivshuha*.

Le nouveau roi d'Égypte avait-il quelque connaissance du verset biblique, lorsqu'il exprima crûment à son peuple la crainte de voir un jour prochain 'le peuple des enfants d'Israël', nombreux et puissant, remplir toute la terre d'Égypte, et tenter de la soumettre (verset 9)?

Lisons le verset 10:

Allons, faisons preuve de sagesse (ou d'intelligence ou de discernement ou de ruse) avec lui [Israël] (*nithakmah lo*), **de crainte qu'il ne croisse en nombre** (*pen yirbbeh*), et survienne alors une guerre, il pourrait se joindre à nos ennemis, il nous combattrait, et il monterait hors du pays (*we- 'alah min ha-aretz*).

Rabbi Mosheh ben Nahman (Espagne, XIIIe siècle) - le Ramban - a donné une analyse très fine de ce verset, mettant en lumière la cohérence et la progressivité de la réaction du souverain d'Egypte. Je résume cette analyse.

Pour faire face à la présence nombreuse et inquiétante des Hébreux, Pharaon et ses conseillers ont d'abord écarté l'idée de frapper les Hébreux par le glaive: frapper sans raison un peuple qui avait été autrefois accueilli par son prédécesseur, c-a-d le pharaon du temps de Joseph, apparaîtrait comme une perfidie. De plus, le peuple d'Egypte, auquel Pharaon avait exprimé ses craintes, pouvait, à bon droit, appréhender les réactions du peuple des enfants d'Israël, plus nombreux et plus puissant. Aussi, Pharaon, en bon politique, a choisi de réfléchir avec sagesse, celle-ci incluant la ruse, et faire en sorte que les enfants d'Israël n'aient pas le sentiment qu'on les traitait en ennemis. Dans un premier temps, Pharaon imposa aux Hébreux de lourdes corvées, ce qui n'était pas inhabituel pour des étrangers, appelés ainsi à servir le souverain du pays; après tout, le roi Salomon fera de même au moment de la construction du Temple, comme le rapporte le Livre des Chroniques (II *Chroniques*, 2:16-17). Mais voilà, comme l'indique le verset 12, **plus les souffrances imposées aux Hébreux grandissaient, plus les Hébreux grandissaient en nombre et s'étendaient**. Face à ce phénomène, tout à fait **incompréhensible**, l'asservissement, l'esclavage n'y feront rien. La crainte exprimée par Pharaon grandit. Comment **donc** empêcher que les Hébreux ne se reproduisent? Quand Pharaon passe à l'infanticide, soit le meurtre des premiers-nés des Hébreux, il ne veut pas se mettre en avant. Il demande **en secret** (*ba-seter*) aux sages-femmes accouchant les femmes d'Israël de mettre à mort tout nouveau-né mâle sans que ces dernières ne s'en rendent compte, alors qu'elles sont accroupies sur les deux briques qui servent de siège d'accouchement; le verset 16 ne parle pas d'une demande secrète de Pharaon; relisons le verset:

Il [Pharaon] dit: quand vous accoucherez les femmes des Hébreux, vous regarderez sur la double pierre [vous examinerez le sexe de l'enfant qui sort du ventre de sa mère]; si c'est un fils, vous le mettrez à mort, si c'est un fille, qu'elle vive (*wa-yomer: be-yaledkhen et ha- 'ivriyyot, u-re'iten 'al ha-ovnayim, im ben hu wa-hamitten oto, we-im bat hi wa-haya*).

On sait ce qu'il en fut: les sages-femmes n'obéirent pas à l'ordre de Pharaon. On connaît la suite. Pharaon donne l'ordre à tout son peuple de noyer dans le Nil tout nouveau-né mâle, et de préserver les filles (verset 22). Fin du premier chapitre.

Retenons ceci, autour de quoi s'articule tout le chapitre 1: plus les égyptiens accablaient les Hébreux, et plus ces derniers se multipliaient et s'étendaient. Aucune lecture littérale, aucun *pshat*, ne peut rendre compte de ce phénomène qui terrifie les égyptiens et leur fait prendre en haine les Hébreux.

Comment le comprendre? Le texte biblique ne nous dit rien de plus. On s'en doute, les commentaires rabbiniques n'ont pas manqué. Je m'attacherai aux enseignements qui soulignent le rôle éminent des femmes de cette génération avant, pendant, et après la naissance de Moïse. Pour l'essentiel, je m'appuierai sur un long passage du traité talmudique *Babli Soṭa* (11a-13a), sur le Midrash *Exode Rabba*, un recueil plutôt tardif (XI^e siècle), et sur Rashi.

Les femmes exemplaires (*nashim tzadqaniyyot*) de cette génération

Lisons très attentivement le verset 12

Et plus ils [les égyptiens] **l'accablaient** [accablaient le peuple d'Israël], plus il se **multipliait** et plus il **s'étendait**; et ils étaient pris de dégoût (d'aversion, de haine) devant les enfants d'Israël / *we-kha-asher ye'annu oto, ken yirbbeh we-khen yiphrotz, wa-yaqutzu mi-pnei bnei yisra'el* ".

Tenant compte de la particularité, en hébreu, des trois premiers verbes (on dirait, aujourd'hui, que ces verbes sont conjugués au futur) -accabler, se multiplier, s'étendre -, on devrait traduire littéralement ainsi: "et plus ils [les égyptiens] **l'accableront** [le peuple des enfants d'Israël] , plus il se **multipliera** et plus il **s'étendra**". Pourtant, on comprend et on traduit généralement en utilisant le passé, comme on l'a vu. Rashi, pour sa part, reconnaissait que c'est bien la lecture la plus immédiate, le *pshat*, mais on ne peut pas s'en contenter. Ainsi, dans le traité *Soṭa* (11a), Resh Laqish, un amora du 3^e siècle, relève cette singularité, ce hiatus entre le passé, qu'on entend spontanément, et le texte écrit, en hébreu, qui appelle un futur. On lit ceci:

On attendrait plutôt [que le verset s'exprime avec le passé et s'écrive ainsi] " plus ils se **multipliaient** et plus ils **s'étendaient** / *ken ravu, we-khen partzu* "; Resh Laqish dit: c'est **l'esprit saint** (*ruah ha-qodesh*) qui **annonce** '[et plus on l'accablera] et plus il [le peuple des enfants d'Israël] se multipliera et plus il s'étendra'.

Autrement dit, nous devons entendre le verset comme une annonce d'En-Haut, une promesse: Je ne laisserai pas les égyptiens vous éliminer. C'est bien ainsi que le comprend Rashi, commentant ce passage du traité *Soṭa*:

C'est ce que l'esprit saint annonce à Israël, et Il dit aux égyptiens: cela ne vous sera d'aucun profit [d'accabler Israël], oui, il se multipliera toujours, oui, il s'étendra (*ein mo'il lakhem, ken yirbbeh tamid, we-khen yiphrotz*).

Le Midrash *Exode Rabba* (ch.1, §12), commentant ce même verset 12, 'imagine' (je mets des guillemets) les arrières pensées de Pharaon lorsqu'il décrète qu'on ne fournirait plus de paille aux Hébreux, mais qu'on exigerait le même nombre de briques. Pharaon attendait que le harcèlement incessant, la fatigue, le manque de sommeil, auraient raison des capacités des hommes d'Israël à procréer. De fait, les hommes, épuisés, finissaient par s'endormir à même la terre, sur leur lieu de travail, loin de leurs femmes; maintenant je cite le Midrash Rabba:

Le saint béni soit-Il leur dit (aux égyptiens): moi, J'ai promis à Abraham leur père (*avraham avihem*) que je multiplierai ses descendants comme les étoiles du ciel, ainsi qu'il est écrit (*Gen. 22:17*): 'Oui, Je te bénirai, Je te bénirai et Je ferai ta descendance innombrable, comme les étoiles dans le ciel et le sable sur le rivage de la mer'. Et vous, vous vous ingéniez contre eux, à vouloir qu'ils ne se multiplient pas ! Et bien, nous verrons quelle est la parole qui s'imposera, la mienne ou la vôtre (*nir'eh ei-zeh davar 'omed, o sheli o-shelakhem*)! Et aussitôt, (*Ex. 1:12*): et plus ils l'accablaient, et plus il se multipliait.

Comment donc un tel miracle pouvait-il se réaliser ici-bas, alors même que la dureté des corvées et les conditions de l'asservissement étaient telles que les hommes pouvaient tout juste reproduire leur force de travail? Ce miracle a un nom, il s'incarne dans une figure: celles des épouses, ces 'femmes exemplaires / *nashim tzadqaniyyot*'. Lisons ce beau passage du traité *Soṭa*, 11b, même s'il est un peu long:

Rabbi Awira (variante : rabbi Aqiba) a enseigné : par le mérite des femmes exemplaires de cette génération, Israël a été libéré d'Égypte (*bi-skhar nashim tzadqaniyyot she-hayu be-oto ha-dor nig'alu yisra'el mi-mitzrayim*). Quand elles allaient puiser de l'eau, le saint béni soit-Il s'arrangeait pour mettre des petits poissons (*mezammen lahem dagim qeṭanim*) dans leurs cruches; elles en emplissaient alors moitié d'eau et moitié de poissons; rentrées chez elles, elles mettaient à chauffer deux marmites, l'une pour l'eau chaude [Rashi commente: pour laver les pieds de leurs époux, aux champs] et l'autre pour les poissons. Ensuite, elles allaient les porter à leurs époux aux champs; là, chacune d'elles lavait son époux, le massait, lui donnait à manger, lui donnait à boire et s'unissait à lui au bord du champ [...]. Dès qu'elles étaient enceintes, elles rentraient chez elles; dès qu'arrivait le moment d'accoucher, elles s'en allaient accoucher dans le champ, sous le pommier, comme il est dit (*Cant. 8:5*): "Qui est celle qui monte du désert, accoudée sur son amant ? Sous le pommier, je t'ai éveillé ; là ta mère te

conçut, là conçut ta procréatrice (*mi-zot 'olah min ha-midbar, mitrappeqet 'al dodah, ta^hat ha-tapuah 'orartikha, shama ^hiblatkha immekha, shama ^hibla yeladatkha*) [...]. Lorsque les égyptiens apprenaient la naissance des enfants, ils arrivaient pour les tuer, mais un **miracle** se produisait en leur faveur (*na 'asseh lahem nes*): les enfants étaient avalés par la terre. Les égyptiens faisaient alors venir des bœufs et labouraient au-dessus d'eux, comme il est dit (*Ps. 129:3*): "Sur mon dos, les laboureurs ont labouré, ils y ont prolongé leurs sillons [/Adonay est juste, il a tranché la corde des malfaisants (*Adonay tzadiq, qitzetz 'avot resha'im*)]". Une fois les égyptiens partis, ils [les nouveaux nés] ils perçaient [le sol au-dessus d'eux] et jaillissaient comme l'herbe des champs... (pour une trad.fr., voir *Aggadot du Talmud de Babylone*, éd. Verdier, 1982, pp. 754-755)

On compte deux miracles! Que peut-on appeler un miracle? Un évènement qui contrevient au cours 'naturel' des choses.

J'ignore si Pharaon croyait aux miracles, surtout réalisés par le Dieu des Hébreux; mais il voyait ses pires craintes se confirmer: les Hébreux continuaient à se multiplier. Sans vouloir se mettre trop en avant – on ne sait jamais! –, il va confier aux sages-femmes le soin de mettre en œuvre son projet d'infanticide. Et voici la deuxième figure féminine qui va infléchir le cours de l'histoire biblique.

Les sages-femmes

Malgré la dureté des travaux que leur imposent les égyptiens, les Hébreux continuent à se multiplier. Le roi d'Égypte convoque alors les sages-femmes accouchant les femmes des Hébreux; il leur intime l'ordre, lorsqu'elles accoucheront les femmes d'Israël, de mettre à mort les nouveaux-nés mâles et de laisser vivre les filles. Ces sages-femmes n'en firent rien, elles laissèrent vivre les garçons ; non seulement, elles ne tuèrent pas les garçons, mais de plus, précise une *baraita* (un enseignement reconnu, même s'il ne figure pas dans la Mishna), elles leur donnaient à boire et à manger. Admonestées par le roi d'Égypte et sommées de s'expliquer sur le non respect de l'ordre qu'il leur avait donné, les sages-femmes, avec sagesse et malice, répondent ceci, je cite le v. 19 :

... elles ne sont pas comme les femmes égyptiennes, les femmes des Hébreux, elles sont vivaces, elles, avant même que la sage-femme vienne vers elles, elles ont enfanté / *lo kha-nashim ha-mitzriyyot ha-ivriyyot, ki hayot hennah, be-terem tavo 'alehen ha-meyalledet we-yaladu...*

Dieu fit du bien aux sages-femmes, nous dit le verset 20. Quel est ce bien (*ma-hu ha-tova*) ? , se demande Rashi qui glose le verset suivant : « ... Il leur fit des maisons / *wa-ya'as lahem batim* » et commente ainsi :

Des maisons [comprenons, des lignées] de prêtres, de lévites, de royauté, ainsi qu'il est écrit (I Rois, 9₁₀) 'et il construisit la maison de l'Eternel et la maison du roi'. Et Rashi ajoute : prêtres et lévites issus de Yokhebed [mère d'Aharon et de Moïse] et royauté issue de Myriam , comme cela est expliqué dans le traité *Sofa*.

Lorsque Pharaon s'est adressé aux sages-femmes, il est écrit (v. 1:15) : « le nom de l'une est Shifra, le nom de la seconde est Pu'a / *shem ha-ahat Shifra we shem ha-shenit Pu'a* ». Toutes les sages-femmes sont embrassées par deux noms propres. On compte plusieurs interprétations de ces deux noms propres. Le traité *Sota* (11b) rapporte un enseignement qui associe Shifra à Yokhebed , la mère de Moïse, et Pu'a à Myriam, sa sœur:

Shifra, c'est Yokhebed [la mère de Moïse] ; pourquoi son nom est-il Shifra car elle rendait beau le nouveau-né / *she-meshapperet et ha-walad* ; autre interprétation de Shifra : de son temps, les enfants d'Israël ont crû et multiplié / *she-paru we-ravu biy-meyha*. Pu'a , c'est Myriam ; pourquoi son nom est-il Pu'a ? car elle criait (*po'a*) pour aider l'enfant à sortir. Autre interprétation de Pu'a : elle était inspirée par l'esprit saint (*she-hayta pu'a be-ruah ha-qodesh*) et disait : ma mère va accoucher d'un fils, et ce sera le sauveur d'Israël (*'atida immi she-teled ben she-moshi'a et yisra'el*).

Mais Pharaon, comme on le sait, ne s'en tint pas là et finit par donner l'ordre suivant, au dernier verset du chapitre 1 (v.1:22) :

..Et Pharaon donna l'ordre à **tout** son peuple : tout garçon qui naîtra, jetez-le dans le fleuve (le Nil), et toute fille, vous la laisserez vivre / *kol-ha-ben ha-yillod ha-ye'orah tashlikhuhu, we-khol ha-bat tehayyun*

On a bien entendu « à **tout** son peuple/ *le-khol 'ammo* ». En effet, avec le Midrash, Rashi nous enseigne que les astrologues de Pharaon, le jour même de la naissance de Moïse, avaient annoncé : en ce jour il est né leur libérateur ; nous ne savons pas s'il est né chez les égyptiens ou chez les Hébreux mais nous voyons qu'il finira frappé par l'eau. Pour Rashi ces astrologues (ou devins) étaient capables de « voir » l'avenir, à savoir que Moïse, un jour, serait frappé, puni par les eaux; mais ils ne voyaient pas tout ; les eaux par lesquelles le **futur** Moïse sera effectivement frappé, ce sont les 'eaux de Meriba', les eaux de la querelle, c-a-d l'eau du rocher, frappé par Moïse malgré ce qui lui avait été enjoint, transgression qu'il paiera puisqu'il mourra sans avoir franchi le Jourdain (*Nombres*, 20:12-13). Observons l'inversion qui s'opère: le destin de Moïse échappe au déterminisme astral qui le condamnait à mourir par l'eau, et il accomplira son destin de libérateur **grâce** aux eaux du Nil.

La naissance de Moïse

Ce qui nous amène au début du chapitre 2, et aux conditions qui ont présidé à la naissance de Moïse. Au sens strict, cette naissance n'occupe que deux versets

(v. 2:1-2) Et il alla un homme de la maison de Lévi, et il prit (pour épouse) une fille de Lévi / *wa-yelekh ish mi-beit lewi, wa-yiqqah et bat-lewi*. Et la femme conçut et enfanta un fils. Elle le vit, il était bien, et elle le dissimula pendant trois mois (*wa-tahar ha-isha wa-teled ben watare' oto ki-tov hu, wa-titzpenehu shelosha yerahim*).

Si nous prenons au sérieux le texte, nous poserons la question : qui est donc cet homme de la maison de Lévi, et où va-t-il ? Qui est la mère de Moïse ? Comment accueille-t-elle le nouveau-né ? Comment cette naissance a-t-elle pu échapper à la vigilance meurtrière des égyptiens ?

Comme nous sommes familiers de la Tora et que nous avons déjà lu, comme chaque année, les cinq Livres, nous savons que (*Ex. 6:18*) " 'Amran est fils de Qehat, fils de Lévi", et que (*Ex. 6:20*) " 'Amran prit Yokhebed, sa tante (*dodato*) pour épouse". Nous savons aussi que (*Nb. 26:59*):

Et le nom de l'épouse de 'Amran est Yokhebed, fille de Lévi, laquelle est née à Lévi en Egypte. Elle enfanta à 'Amran Aharon, Moïse et Myriam, leur sœur.

Reprenons la question : cet homme que nous devinons être 'Amran, où s'en allait-il donc ?

Je résume les éléments proposés par plusieurs midrashim : après avoir pris connaissance du décret de Pharaon exigeant que les garçons fussent jetés dans le fleuve, 'Amran, le plus grand homme de sa génération – en sagesse, en piété – décida qu'il valait mieux que les maris fussent séparés de leurs épouses, et son exemple fut suivi. Avant le décret de Pharaon, les temps étaient déjà durs pour les Hébreux, 'Amran avait épousé celle qu'on présente comme sa tante, Yokhebed, âgée de 120 ans, tout en étant très belle ; ils eurent Myriam (dont le nom porte la trace de l'amertume des temps, *mara*), puis Aharon (Aharon serait né peu avant ou peu après le premier décret de Pharaon).

Et voici qu'intervient Myriam, sur un mode quasi-prophétique. Après que 'Amran s'était séparé de Yokhebed, sa fille Myriam – quel âge pouvait-elle bien avoir ? certains la disent âgée de six ans ! – apostropha son père en ces termes, je cite le commentaire du verset 1 rapporté par le midrash talmudique, *Bab. Sota*, 12a :

Et il alla un homme de la maison de Lévi (*Ex. 2:1*). Où s'en allait-il ? Rav Yehuda bar Zevina a dit: il s'en alla sur le conseil de sa fille. On enseigne : 'Amran était le plus grand de sa génération . Quand il vit que Pharaon le méchant avait décrété de jeter les garçons nouveaux-nés dans le fleuve, il dit 'c'est en vain que nous agissons' (*le-shaw' anu 'amalin*). Il se leva et il divorça de sa femme [le Midrash *Mekhilta* enseigne plus crûment : Yokhebed était déjà enceinte de trois mois ! Ce détail n'est pas retenu ici par le Talmud, ni par Rashi] (...). Sa fille lui dit : Père, ton décret est plus dur que celui de Pharaon (*aba' qasheh gezeratekha yoter mi-shel Par'o*). Le décret de Pharaon ne porte que sur les garçons ; toi, ce que tu as décrété concerne les garçons et aussi les filles. Le décret de Pharaon ne concerne que le monde d'ici-bas ; le tien concerne le monde d'ici-bas et le monde à venir [comprendons : les enfants noyés auront part au monde à venir ; ceux qui ne sont pas nés, garçons et filles, ne pourront même pas bénéficier de ce privilège]. S'agissant de Pharaon le méchant, on peut avoir des doutes quant à l'avenir de son décret ; s'agissant de toi, un *tzaddiq*, il est certain qu'il n'y a aucun doute quant à l'avenir de ton décret [comprendons: le ciel pourrait très bien y faire droit].

Il ['Amran] se leva et revint vers sa femme (*'amad we-hikhzir et ishto*)...fin de citation

A plusieurs reprises, le Midrash met dans la bouche de Myriam, enfant de six ou sept ans, la parole prophétique "Ma mère enfantera un fils, et il sera le libérateur d'Israël (*'atida immi she-teled ben she-moshi'a et yisra'el*)". Pour asseoir cette audacieuse image, on rappelle le verset biblique décrivant Myriam adulte, au moment de traverser la Mer Rouge, menant les femmes en dansant et chantant (*Sota 12b-13a*), lisons:

(Verset 15:20) 'Myriam la prophétesse, sœur d'Aaron, prit dans sa main un tambourin...'. La sœur d'Aaron, est-il dit, et non la sœur de Moïse [...]. Cela enseigne qu'elle prophétisait alors qu'elle n'était **que** la sœur d'Aaron, affirmant 'ma mère enfantera un fils, et il sera le libérateur d'Israël'.

La naissance de Moïse se dit en très peu de mots (v. 2:2):

Et la femme conçut et enfanta un fils. Elle le vit, il était bien (*wa-tere' oto ki tov hu*), et elle le dissimula trois mois durant.

Arrêtons-nous sur le premier regard de la mère : ' et elle l'a vu, il était bien'.

Qu'est-ce à dire? Avec le Ramban, essayons de serrer le texte au plus près, avant toute interprétation. Dans son commentaire du verset, le grand exégète espagnol écrit ceci:

Nous savons bien que toutes les femmes aiment leurs enfants, qu'ils soient beaux ou pas (*yaffim u-she-einam yaffim*), et toutes, elles veulent les protéger [contre n'importe quel danger], de toutes leurs forces. Il n'y a aucun besoin, dans ce verset, d'expliquer 'qu'il était bien/ *ki tov hu*'. En fait, le sens à accorder à cette [mention de] beauté (*ha-ṭovah ha-zot*), c'est que la mère a **vu** chez son fils une qualité unique (*ki-bo ṭov mehuddash*), et elle a pensé que

cela était présage d'un **miracle** pour l'enfant et qu'il serait sauvé (*hashvah ki ye'era' bo nes we-yinnatzel*). Aussi s'appliqua-t-elle à réfléchir aux moyens pratiques de le sauver; et lorsqu'elle vit [au bout de trois mois] qu'elle ne pouvait plus le cacher [sans risquer de l'exposer à la mort], elle réfléchit à un autre moyen de le sauver: elle lui fabriqua une arche de roseaux (*tevet gome'*) [v.3: elle y déposa l'enfant qu'elle plaça au milieu des joncs, au bord du fleuve]. Et sa sœur se tint à une certaine distance – afin de ne pas être reconnue [par les égyptiens] – pour savoir ce qu'on ferait à l'enfant (v. 4).

Tout cela est le point d'appui sur lequel nos maîtres ont formulé un midrash (*we-khol zeh siyya' le-divrei rabboteinu she-darshu*), à savoir: que la mention 'elle le vit, il était beau (*ki-tov hu'*), signifie que (à la naissance de Moïse) toute la maison s'est remplie de lumière (*ki-tov hu, she-nitmalleh kol ha-bayit orah*); quant à la mention de Myriam, nos maîtres en ont tiré midrashiquement que Myriam avait prophétisé affirmant 'ma mère enfantera un fils, qui sera le sauveur d'Israël (*'atidah immi she-teled ben she-moshia' et yisra'el*).

En nous éloignant de la lettre du texte biblique, revenons à notre midrash talmudique, celui-là même auquel se référerait le Ramban. On y lit, en effet (*Soṭa*, 12a), diverses interprétations du verset 2:2 'elle le vit, il était bien (*ki-tov hu'*). Pour certains sages, le nom de Moïse est Tov, ou Tobiah; pour certains, 'tov' signifie qu' il était déjà apte à la prophétie; pour certains qu'il était né circoncis, marque de sa beauté (*tovah*); et les sages, pris collectivement (*hakhamin 'omrim*), conviennent pour rapprocher le verset 'elle le vit, **il était bien** (*ki-tov hu'*), du verset bien connu de *Bereshit* (*Gen. 1:4*) 'Et Elohim vit la lumière, **c'est bien** (*wa-yar' Elohim et ha-'or ki tov*), et d'en conclure:

au moment où naquit Moïse, la maison tout entière se remplit de lumière (*be-sha'a she-nolad Mosheh nitmalle' ha-bayit kulo 'or*)

Et maintenant, à nouveau Myriam. Le verset, comme toujours, est sobre :

v. 2₄ Et sa sœur se tenait debout, de loin, pour savoir ce qui lui serait fait / *wa-tetzav aḥoto me-rahōq lede'a mah ye'asseh lo*.

Le midrash ajoutera: pour savoir ce qu'il serait fait à Moïse, c-a-d pour savoir si sa prophétie à elle se réaliserait.

Au bord du fleuve, à quelque distance de l'arche qui tient lieu de berceau au nouveau-né, elle attend que la Providence divine dont elle a prévu la manifestation réalise la prophétie : un enfant est né qui sera le sauveur d'Israël.

La fille de Pharaon

Et la Providence se manifeste dans la figure de la fille de Pharaon.

Les sources anciennes abonde en détails sur l'intervention de ce personnage. Des sources rabbiniques lui donne le nom de Batiya, 'fille de Dieu' : bien qu'elle ne fût pas Sa fille, elle avait traité Moïse comme si c'était son propre enfant.

Lorsque la fille de Pharaon comprit que c'était un enfant des Hébreux et qu'elle décida de le recueillir, nous voyons les trois personnages féminins réunis autour du berceau : Myriam propose les services d'une nourrice de chez les Hébreux et s'en va quérir Yokhebed, qui retrouve ainsi son fils sain et sauf ; elle le nourrira, avant de le « rendre » à Batiya.

De l'intervention de la fille de Pharaon, bien de choses, on s'en doute, peuvent être dites. Je ne retiendrai aujourd'hui que ceci: le premier regard de Batiya sur le bébé vagissant dans le berceau au milieu des joncs, Batiya qui donnera un nom à cet enfant, Mosheh, et qui sera sa deuxième mère. Détaillons.

La fille de Pharaon a aperçu le berceau, et a envoyé une servante pour se saisir de ce berceau (verset 2:5). Lisons le verset 2:6:

Et elle l'ouvrit, **et elle le vit, l'enfant**: et voilà, c'est un garçon qui pleurait; elle eut compassion pour lui, et dit: c'est un des enfants hébreux.

Je vais me focaliser sur les cinq mots de français 'et elle **le vit, l'enfant** ' qui sont trois mots en hébreu: *wa-tir'ehu et ha-yeled*. Ce type de redondance, qu'on a bien rendu en français, est grammaticalement rare en hébreu. Ne suffisait-il pas d'écrire 'et elle vit (*wa-tere*) ' sans suffixer le complément d'objet direct, 'lui/' *'hu*', puisque celui-ci est indiqué explicitement et introduit par la particule '*et*', *et ha-yeled*? On attendrait tout simplement 'Et elle vit l'enfant (*wa-tere et ha-yeled*)'. C'est précisément la lecture retenue par les traductions ou paraphrases qui ne sont pas issues de la Bible masorétique: ainsi, le Pentateuque samaritain, les Targumim (traductions-paraphrases araméennes), la version grecque de La Septante, la version latine de la Vulgate. Mais voici, la tradition masorétique, source de notre Bible hébraïque, comporte bien cette redondance, cette insistance. Alors?

Rashi commente sobrement ce verset 2:6 :

Qu'a-t-elle vu ? Elle a vu l'enfant; cela c'est le sens littéral, le *pshat* (*zeh pshuto*).

Midrashiquement (*u-midrasho*), elle a vu, avec lui (*'immo*), la présence divine, la *shekhinah*.

Rashi ne fait que reprendre ici, notre midrash talmudique (*Sota*, 12b), lisons:

'Et elle le vit, l'enfant'. On attendrait plutôt 'Et elle vit l'enfant'. Rabbi Yossi ben Rabbi Hanina dit: c'est qu'elle a vu la présence divine **avec** lui (*she-ra'ata shekhina 'immo*).

Au XVe siècle, à Constantinople, Eliyahu Mizrahi, auteur d'un célèbre commentaire sur Rashi, prolongeait l'enseignement de ce dernier en précisant, à propos du verset:

Elle a vu l'enfant, éclairé d'une lumière unique, et elle (la fille de Pharaon) a compris que la Shekhina était avec lui .

Concluons avec cette vision magnifiée du rôle de la fille de Pharaon, transgressant l'ordre meurtrier décrété par son père: ses yeux à elle ont vu la présence divine enveloppant le petit enfant dans le berceau.

Deux lettres hébraïques '*hé*' et '*waw*', pas plus mais pas n'importe lesquelles, accolées à un verbe, et voici qu'une tradition de lecture traverse les siècles et nourrit les espérances juives.

Miracle du langage!